

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Un trousseau de 100 000 francs, voilà qui vaut la peine d'en parler, et l'occasion se présente aujourd'hui trop belle pour que nous la laissions passer. Quel joli coup d'œil pour une femme de goût, et quelle bonne fortune pour une chroniqueuse de modes, que d'avoir sous les yeux tant de trésors d'élégance !

Le trousseau de M^{lle} Bettina de Rothschild, car c'est de lui qu'il s'agit en ce moment, nous a laissé une profonde impression, par sa richesse et son élégance incontestable, avec un genre tranquille que l'on sentait dicté par un principe arrêté.

Tout se compte par six et douze douzaines dans ce beau trousseau. Tous les objets, sans exception, sont garnis de plissés, de broderies des plus variées, ou de dentelles; la valenciennes domine. Ajoutons à ces garnitures des écussons avec chiffres enlacés, variés à l'infini comme dessins et comme points. Les taies d'oreiller sont assorties aux draps; volants plissés, volants brodés, ou volants de dentelle et broderies, se retrouvent aux uns comme aux autres. Naturellement, ces garnitures ne sont posées, pour les draps, que sur celui de dessus et à la partie qui se rabat.

Les chemises de nuit, en tissu anglais croisé pour l'hiver, en toile pour l'été, se font remarquer, ainsi que les camisoles en nansouck, par un grand nombre de dispositions différentes. Nous avons noté particulièrement des ruchés à triples plis creux, bordés de valenciennes et séparés par des entre-deux brodés; puis, retombant sur eux, des volants en valenciennes du meilleur effet. Nous aimons encore ces volants en valenciennes plissée, posés sur les volants brodés, pour tomber ensemble sur des ruchés de batiste unie.

Ailleurs, ce sont des guirlandes de broderie découpée, posées sur entre-deux de valenciennes, avec des coquillés de même dentelle, etc.

Les chemises de jour, mi-partie toile, mi-partie batiste, ont toutes la forme plate, c'est-à-dire ronde et rasant les épaules,

avec petit mancheron. Les plus simples sont bordées à même l'étoffe, avec feston de dentelle pour terminer; les autres sont garnies plus ou moins luxueusement d'entre-deux de broderie ou de valenciennes, avec dentelle au bord. La variété des dispositions et des dessins est si grande, qu'il n'y a jamais plus de deux ou trois objets qui se ressemblent.

Les pantalons, de forme ordinaire, ont des garnitures qui se rapportent à celle des jupons, et ce sont toujours des plissés, de la broderie, de la dentelle russe ou de la valenciennes, qui en font les frais. Les jupons se divisent en trois longueurs, les plus longs ayant 1^m,60. Parmi ces derniers, nous indiquerons un arrangement fort ingénieux: le devant du jupon, tout plissé à plis plats arrêtés, se termine par un volant ruché à bords de valenciennes; par derrière, cinq volants depuis la taille, avec trois volants pour compléter le tout: l'un en broderie, l'autre en haute valenciennes, le dernier ruché.

Les sauts-de-lit de forme *Archiduc*, longs et amples, ont une garniture analogue à celle des jupons qu'ils doivent accompagner. Les « matinées », d'une coquetterie charmante, sont en organdi très-fin et doublées de soie blanche, bleue ou rose. Leur garniture consiste en coquillés ou ruchés de dentelle, entremêlés de nœuds papillon en ruban assorti; elle court autour du cou, tout le long des devants et au bas des manches. A l'intérieur, des plissés en crêpe lisse blanc. Valenciennes,

point à l'aiguille et bruges, voilà les dentelles employées. De charmantes manilles en organdi ou tulle malines, ornées de ces mêmes dentelles et de nœuds en ruban, accompagnent chaque matinée, et des ceintures en large ruban assorti viennent ajouter un nouveau charme à ce joli déshabillé d'appartement.

Les mouchoirs de poche, tous en batiste, se comptent par douze douzaines et sans un seul chiffre pareil; les plus simples ont un large ourlet à jour, puis c'est une variété infinie de broderies courant sur le pied de l'ourlet, avec ou sans volants de dentelle.



P. N° 306. — CAPOTE *Baby*.

La haute dentelle pour volants de robe, que comporte ce magnifique trousseau, se compose d'angleterre, de médicis, de bruges, d'application et de point à l'aiguille réunis, puis de valenciennes admirable, et telle que jamais nous n'en avons vu d'aussi haute. Il va sans dire que les belles cravates de dentelle ne manquent pas.

C'est à l'obligeance de M^{me} Bernard que nous devons d'avoir vu en détail toutes ces belles choses, et c'est dans sa maison (rue Neuve-Saint-Augustin, 58) qu'elles ont été faites.

Plus nous avançons dans le carême et plus les réunions mondaines prennent une tournure calme. Les matinées littéraires remplacent les sauteries et, à part les infatigables de la danse, tout le monde en est content. N'est-il pas plus agréable, en effet, de voir jouer la comédie dans un salon — lorsque les acteurs sont gens de talent et sympathiques à tous — que de remuer les jambes durant trois ou quatre heures d'horloge ?

Il n'entre pas dans nos prérogatives de rendre compte ici des plaisirs de ce genre. Mais, en revanche, nous signalerons quelques jolies toilettes prises dans une de ces réunions. La maîtresse de la maison, charmeuse entre toutes par sa grâce et son esprit, portait une robe princesse en velours épinglé bleu pâle, garnie de point d'Alençon; celui-ci encadrant le tablier, recouvrant une poche pleine de gentillesse et formant un fichu ouvert. Les manches, en faille blanche, avaient des bouffettes Henri III, qui donnaient une certaine originalité à l'ensemble.

Citons une idéale jeune fille, blonde Ophélie, en robe princesse de baréges blanc, à longue traîne et tout unie. Le corsage est ouvert en carré, un peu resserré du haut, avec collerette Médicis en baréges plissé. Crêpe lisse à l'intérieur et aux manches; bluets en touffe à l'angle de l'ouverture, ainsi que dans les longues boucles de la chevelure.

Une jolie femme, jeune encore, malgré ses cheveux tout gris, portait une robe de velours noir rayée de larges entre-deux de valenciennes; corsage ouvert en carré, avec ruches de cette même dentelle, et manches complètement en valenciennes sur les bras nus.

Mary d'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 306.

CAPOTE Baby. — Fond mou et passe plissée, dessinant un petit bavolet; le tout en faille et gaze crème, avec un plissé de crêpe lisse dépassant les bords. Guirlande de boules de neige posée en diadème devant et tournant jusque derrière; elle se mêle, de ce côté, à de longues bouclettes de ruban crème qui tombent en flot. Barbes mentonnières en dentelle crème. Voilette de gaze crème ou blanche, à volonté.

GM. N° 614.

TOILETTES DE VISITE. — 1. Costume en armure de laine grisaille. — Jupon à courte traîne, entouré de trois volants montés par plusieurs coulisses à tête. — Polonaise cachée par le vêtement, formant un tablier rond, drapé derrière, où tout le vêtement est lacé; volant coulissé sur le bord inférieur. Parement coulissé, avec petit volant, au bas des manches. — Mantelet en sicilienne, formant le *Metteraich* derrière et maintenu à la taille par une ceinture placée dessous. Deux rangs de franges et un galon de soie suivent les bords du vêtement, dont la pointe est ornée d'un nœud à bouts flottants. La même garniture se reproduit dans le haut du dos. — Capote en armure de soie noire, à fond mou et bavolet doublé de turquoise crème. Coquillé de dentelle crème sur la passe, avec une guirlande d'œillets en boutons et de feuillage. Barbes mentonnières en dentelle semblable.

2. Costume en faille et sicilienne noires. — Jupon à courte traîne, entouré d'un volant monté à plis creux, plus haut derrière que devant.

Un biais liséré forme la tête du volant devant et remonte sur les côtés; un chou de coques est posé à l'angle. — Polonaise en sicilienne formant un tablier carré devant et lacée derrière, avec nœuds de ruban au bas de la taille. — Une broderie orne le haut du corsage, ainsi que le milieu du dos et tous les bords inférieurs, qui sont terminés par un plissé de soie ou une frange. Même garniture au bas des manches. — Lingerie ruchée. — Chapeau en gaze neigeuse, de nuance crème; fond mou et bavolet; passe en dentelle crème toute coquillée et barbes assorties. Touffe de roses sur le sommet.

G. N° 619.

TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Costumée en cachemire crème bleu marine à rayures algériennes multicolores. — Jupon à traîne, entouré de plissés en bleu uni, surmontés de biais. — Tablier-tunique, pointu devant, drapé et relevé d'un seul côté par une large coque en pareil, qu'une traverse fixe au bord du corsage; un biais en étoffe unie suit tous les bords inférieurs. — Cuirasse à taille très-longue; gros liséré dans le bas. Col montant et manches en étoffe bleue unie, que terminent des plissés accompagnés d'un nœud. — Lingerie festonnée et ruchée. — Chapeau *Niçois*, en paille bordée d'un velours bleu, à passe relevée derrière, avec un cache-peigne en dentelle écru, dont un bout va se fixer contre la calotte. Celle-ci est recouverte de plumes crème fixées devant par un oiseau bleu au bec rouge.

2. Costume en faille prune et foulard grisaille. — Jupon à traîne, entouré de plusieurs volants froncés. — Tablier bordé d'un galon de soie prune et garni d'un plissé; il est noué derrière par de larges pans doubles dont les extrémités sont garnies de biais et de plissés. — Cuirasse offrant cette particularité que le dos, au milieu de la taille, forme de petites basques pointues se détachant des autres; deux rubans prune, posés dessous, vont se nouer au bas de la basque. Col et manches en faille prune; plissés et nœuds au bas de celles-ci. — Lingerie en broderie anglaise. — Chapeau *Baby* en faille prune, à fond mou et passe coulissée et ruchée, avec bavolet derrière; roses thé sur le sommet; tour de tête et barbes-mentonnières en dentelle crème.

Description de la gravure coloriée n° 1311.

TOILETTES DE PROMENADE ET CONFECTIONS NOUVELLES.

1. *L'Étrangère*: gracieuse polonaise en canevass-batiste écru à carreaux blancs. Le devant est garni de longs revers de faille marron, qui font suite au col et se rabattent de chaque côté jusqu'en bas où ils sont plus larges. Poche de faille garnie de nœuds assortis. Le milieu du dos de la polonaise est en faille et forme une petite basque à coins relevés en cornet avec boutons; deux larges coques de faille sortent des angles de la basque. Un léger pouff est formé derrière et retenu par un nœud à bout flottant. Parement de faille avec bouclettes au bas des manches. Franges de fil assorti au bas du vêtement. — Jupon en faille marron, à courte traîne unie. — Chapeau de paille d'Italie, à large passe relevée d'un côté par une rose. Plumes marron sur le sommet et dans le bas de la calotte, avec draperies et coques de faille alentour.

2. La *Coquette*: joli paletot en sicilienne, demi-ajusté, à longs pans biaisés devant, garnis de boutons, puis encadrés de petits biais de faille et de guipure soie. Sous le col, à coins rabattus, passe un fichu faisant rabat devant et qui est garni de même. Derrière, le bord du vêtement est orné de deux rangs de dentelle et de plusieurs rangs de biais en faille. À l'angle, une poche carrée avec revers garni de boutons et de coques de faille. Parement de faille tout plissé au bas des manches, avec boutons, dentelle et groupe de coques dépassant celle-ci. — Ce vêtement est posé sur une robe princesse en taffetas de laine vert électrique, à pli bulgare derrière, garnie devant de deux rangs de hauts volants plissés. — Capote à passe en paille de riz blanche et fond mou en épingline de même nuance formant bavolet. Plume blanche sur le sommet, retombant derrière. Diadème de feuillage bronzé. — Lingerie en toile plissée.

3. La *Gracieuse*: sorte de dolman-visite en application d'étoffe brodée sur gros tulle, entourée de biais et de franges postillon. — Costume en fantaisie de laine. Jupon coulissé et bouillonné devant, avec deux volants dans le

bas, et tout uni derrière. Une tunique, prise dans la coulisse de côté des devants, forme de longues pointes entourées de franges postillon; elle retombe ensuite unie par derrière, en formant un léger pouff. Cuirasse unie. — Chapeau-capote en paille de riz à passe relevée et bavolet. Le fond, mou et chiffonné, est en gaze, avec une branche de roses sur le côté; bandeau bouffant assorti et barbes mentonnières en gaze parcille.

4. *Le Garde-chasse*: vêtement de cachemire assez ample, plus court derrière, où il est cintré, que devant. Ici, il forme un gilet carré et plat, fermé par des nœuds papillon; les plissés qu'on aperçoit sont placés sous la garniture de dentelle et de biais de faille entourant le haut du cou, laquelle encadre le gilet et suit tous les bords du vêtement. Doubles rangs de plissés et de dentelle posés pied contre pied au bas des manches. — Costume en cachemire nouveauté, de couleur tourterelle, à rayures lilas. Jupou entouré de volants plissés taillés en biais Polonaise terminée par un volant biaisé, avec nœuds à chaque angle devant, et relevée derrière par un coulissé. — Chapeau de paille, genre capote, garni sur le sommet et derrière de coques en ruban cardinal clair; brides mentonnières semblables. Diadème en feuillage vert tendre dessous.

5. *Mantille Créole*: en cachemire des Indes. Les devants sont carrés comme ceux du mantelet; le dos, comme celui de la visite, forme les manches, qui se détachent cependant au bas du vêtement; c'est précisément à cette dernière partie que les côtés des devants viennent se rattacher, avec un nœud de ruban à bouts flottants. Le haut du cou, le tour des manches et le bas du dos sont garnis d'un volant plissé et d'une guipure; les devants sont encadrés de dentelle et de biais de faille. Capuchon pointu, orné de même, fixé au milieu du dos, avec nœuds de faille dans le haut et dans le bas; nœuds pour fermer le vêtement devant, et à l'extrémité des manches. — Costume en faille lilas; jupon à traîne unie, avec volant et tête coulissée devant. Polonaise formant un tablier se détachant du corsage derrière pour se nouer sur la traîne avec des bouts flottants; petit volant sur le bord inférieur. — Chapeau en paille de riz blanche, avec bavolet en faille lilas. Hautes coques de même étoffe remontant sur la calote qu'elles recouvrent et plume blanche. Bandeau de violettes de Parme.

6. *La Capricieuse*: joli pardessus en sicilienne, de forme demi-ajustée et longue derrière, à devants fuyants et plus courts. Le bas du dos, fendu au milieu, se détache par sa garniture, qui consiste en un petit volant plissé, posé vers le milieu, et un autre plus haut qui termine le bord inférieur. Une dentelle encadre cette partie du vêtement, depuis la couture des côtés, en suivant la fente du milieu; nœuds papillon en ruban sur chaque angle. Large col rabattu, orné de dentelle et de petits choux de faille d'où s'échappent des rubans, destinés à être noués devant. Petits plissés de faille et dentelle autour des devants, et poche plissée, ornée de ruban, tout à fait au bas. Les manches sont terminées par un cornet composé de plissés contrariés et d'une dentelle assortie aux précédentes; draperie de faille et nœud sur le dessus. — Robe princesse en taffetaine écru, garnie devant d'une échelle de ruban havane formant une dent au milieu avec des nœuds à chaque extrémité. Cette disposition se répète tout autour, de place en place, jusqu'à 50 cent. de hauteur, avec un encadrement de rubans assortis. — Chapeau de crin blanc, à passe diadème; ruban bleu céleste disposé autour de la calotte et noué derrière; barbe mentonnière en dentelle crème. Plume bleue sur le sommet, recouvrant un coquillé de dentelle crème. Même mentonnière dessous et bandeau de coques bleues.

NOTA. — *Le Garde-chasse et la Mantille Créole*, c'est-à-dire les nos 4 et 5, que nous avons décrits séparément et que nous présentons sous deux aspects, ne font qu'un en réalité. L'un des modèles représente le devant, et l'autre le dos du vêtement.

CORRESPONDANCE

M^{me} X..., à BERLIN.

Il nous est impossible de donner dans le journal le dessin et le patron de tous les vêtements qui pourraient nous être demandés par chacune de nos abonnées. Mais il suffira, pour que vous receviez le patron coupé de la polonaise ou tunique princesse dont vous nous parlez, d'adresser à l'administration du journal la somme de 4 fr. 50, en ayant soin de bien indiquer de nouveau le genre de vêtement que vous désirez.

Pour que les nombreuses coutures d'un corsage ne se déforment pas au lavage, il importe de s'adresser à une ouvrière habile, qui lave et repasse l'étoffe en suivant le sens droit et non le biais.

Par-dessus les tuniques, on porte une ceinture ronde avec jolie boucle.

Le jupon servant de robe doit être plat devant et sur les côtés, avec un quadruple pli ou plusieurs plis à volonté, formant derrière une traîne-éventail. Il ne faut pas de baleines.

Toutes les étoffes servent à faire les jupons; mais il faut connaître le tissu employé à la confection de la tunique, pour déterminer le choix de celui qui convient au jupon.

Les rubans et bandes entourant le bas des jupons sont tout à fait démodés.

M. A.

CAUSERIE

Il paraît que le « reportage » se meurt. C'est grand dommage pour ceux qui s'étaient efforcés, voulant en vivre, de l'élever à la hauteur d'une institution. Quant au public, qui a été le premier à gâter cette petite industrie en lui accordant trop d'honneur, s'il trouve que les informations lui manquent, il a entre les mains le meilleur de tous les remèdes: c'est de se faire lui-même son propre reporter et de continuer à travailler comme il l'a fait durant la seconde quinzaine de mars.

Les feuilles à informations, dont la baisse a précédé celle de nos rivières, ont eu beau accumuler des détails de toute sorte, le public, prenant un grand parti et ne s'en rapportant point à ses fournisseurs habituels, est allé directement « visiter » les inondations. On a organisé de véritables parties de plaisir, dans les familles parisiennes, pour explorer Charenton, Alfort, Nogent, Neuilly, Asnières, Rueil, enfin tous les centres où l'inondation exerçait ses ravages. Ces petites promenades sont assez dans le tempérament local. M. Prudhomme va d'habitude, avec sa femme et ses enfants, « voir prendre des bocks » sur le boulevard. En temps de cataclysme, il est heureux de modifier quelque peu son itinéraire: il va donc « voir » les maisons dans l'eau, les mobiliers à la dérive et les cultures noyées.

Seulement — fait à noter — M. Prudhomme trouve toujours le spectacle bien au-dessous de son attente. Il espérait, il désirait mieux. A son avis, la Seine est d'une mollesse regrettable; elle coule, à vrai dire, elle inonde réellement, mais sans poésie, sans incidents, sans pittoresque. Cela manque de couleur locale. M. Prudhomme, quand il a dépensé ses quarante-cinq centimes de chemin de fer pour se rendre jusqu'au pont d'Asnières, est tout étonné qu'une ou deux maisons ne s'écroulent pas poliment en sa présence. En vain lui dira-t-on qu'il est arrivé plusieurs malheurs pendant la nuit ou au petit matin, que le fleuve est fantasque, que les accidents sont capricieux. Il s'en prend à ses quarante-cinq centimes et demanderait volontiers pourquoi la Compagnie de l'Ouest ne s'arrange pas de façon à faire coïncider les heures de trains avec les instants de tempête.

Voilà comment M. Prudhomme entend le reportage, et croyez qu'il l'a pratiqué largement pendant tout le temps que les eaux ont employé à tenir le haut du pavé.

Comme il faut toujours voir les choses au point de vue pratique et chercher à tirer parti des fléaux les plus désastreux, un de nos confrères a cru devoir engager vivement les jeunes compositeurs à entreprendre une symphonie intitulée: *Inondation*. Son idée nous paraît heureuse; elle lui a été inspirée, dit-il, par la lecture d'un article dithyrambique relatif au *Déluge* de M. Camille Saint-Saëns, partition à grand orchestre exécutée à l'un des derniers concerts du Châtelet. Voici cette perle, cueillie dans le feuilleton musical d'un grand journal parisien:

« ... Et des flots d'harmonie, soulevés des profondeurs de l'orchestre, envahirent les cimes les plus élevées des chanterelles en délire et de la petite flûte affolée, dans un bouleversement universel, avec des bruits imitatifs... Quel drame ! On voyait clairement, avec les yeux de l'oreille, les édifices s'écrouler, les hommes fuir les vallées envahies, pour gravir les grandes altitudes ; l'eau bouillonnante courant à leur suite, les cadavres flottant, tourbillonnant, et l'on entendait les cris désespérés des victimes couverts par la voix grave du sax-horn contre-basse, ronflant comme un écho impitoyable, des fragments caractéristiques de l'air courroucé de l'Éternel : « J'exterminerai cette race. » Tout cependant ne devait pas périr dans ce déluge, et si les paroles ne nous le disaient, la musique nous le ferait comprendre. En effet, après l'envahissement par les eaux de toute la terre (je parle suivant la légende), des accords plaqués en triolets comprenant une large étendue de l'échelle musicale peignent admirablement la masse d'eau stationnaire désormais et sur laquelle plane l'arche de Noé. »

Nous avons dit une perle ; il y en a bien deux, trois, quatre, tout un collier. Mais enfin pour revenir à notre propos, puisqu'on peut joindre tant de choses avec des accords plaqués en triolets, des chanterelles en délire et des petites flûtes affolées, il suffira certainement de descendre d'un demi-ton sur l'échelle musicale, de modérer la petite flûte et de tempérer la chanterelle, pour obtenir des effets moyens propres à joindre les ravages silencieux de l'inondation. A côté du « chef-d'œuvre » de M. Saint-Saëns, il doit y avoir place pour un pendant moins sonore.

A propos de musique, il vient de mourir à Paris, assez âgé et tout à fait oublié, un homme qui a eu une heure de popularité et presque de gloire : c'est le pianiste Henri Rosellen. Qui de nous n'a entendu ou joué sur le piano sa fameuse *Réverie* en notes redoublées ? Depuis la *Marseillaise* et le *Carnaval de Venise*,

Cet air mélancolique et tendre
Par tous les violons râclés...

nul motif n'a été aussi souvent joué que cette fameuse *réverie*. A vrai dire, elle mérite cet honneur : l'inspiration en est charmante, et l'exécution, sans être trop difficile, donne l'illusion d'une virtuosité exceptionnelle. Que de petits cousins se sont penchés à l'oreille de leurs cousines, en ayant l'air de tourner les pages de leur musique, pendant qu'elles jouaient la *Réverie* ! Que de tendres discours elle a couverts de son murmure ! Que de mains effleurées, de cheveux touchés au passage !... Ah ! M. Rosellen a bien des aventures sur la conscience... Et maintenant qu'il vient de s'éteindre, plus d'un vieux couple, en lisant la nouvelle au coin du feu, dans les faits divers d'un journal, se regardera en souriant, et le mari dira à la femme ce mot mélancolique qui se trouve chaque jour plus volontiers sur les lèvres de ceux qui ont vécu : — Te souviens-tu ?

Un original qui s'était beaucoup souvenu, c'est ce colporteur de Zurich dont les journaux viennent d'annoncer la mort en même temps que celle de Rosellen, et qui n'avait pas proféré une seule parole depuis trente ans. Un jour, paraît-il, voulant se punir d'avoir parlé à la légère sur le compte de sa fiancée, il fit serment de garder le silence pendant un an. Avant la fin de cette année de mutisme, sa fiancée mourut, et comme elle ne l'avait pas relevé de son vœu, il persista à tenir son serment jusqu'à ce que la mort vint l'en délier. Ce martyr du silence, « jusqu'à la tombe fidèle », se nommait Amstein.

LUDOVIC SAUVEUR.

UN BEAU MARIAGE

Le mariage de M^{lle} Bettina de Rothschild est le grand événement de la dernière quinzaine. On ne s'est occupé que de cela dans le grand monde de l'élégance et de la finance.

La cérémonie a été célébrée dans la synagogue de la rue de la Victoire.

Toutes les notabilités de la haute finance et de la politique, un grand nombre de dames dans des toilettes resplendissantes d'éclat et de richesse, assistaient à cette brillante cérémonie.

Les dames occupaient les tribunes de droite ; les hommes, celles de gauche ; comme c'est l'usage, ils gardaient le chapeau sur la tête, et l'époux même n'a pas quitté le sien.

Le chandelier d'argent à huit branches flamboyait au centre du chœur.

M^{lle} Bettina de Rothschild portait une robe de style Henri II, en brocatelle, avec traîne garnie de fleurs d'oranger.

Puis venaient le fiancé et enfin les plus proches parents des deux familles, au nombre de quarante-huit.

Les fiancés, devant le temple, civilement mariés la veille, ont pris place sous le *houpa*, estrade élevée de huit marches et surmontée d'un dais de velours rouge, sous lequel se tiennent les rabbins.

M. Beer officiait ; MM. Isidore, grand-rabbin actuel de France, et Zaddoc-Khan, grand-rabbin de Paris, ont successivement adressé aux époux des allocutions éloquentes et débitées d'un ton pénétré ; puis M. Zaddoc-Khan a posé sur la tête des époux le *talet* sacré.

Le *talet* est une pièce de soie blanche, aux quatre extrémités de laquelle sont des *tzitz* de laine confectionnés de telle façon que leurs fils sont des lettres hébraïques et forment le mot *Adonai* (le Seigneur).

Puis M. Beer a récité les sept bénédictions sacramentelles, dont la première est : « Loué soit l'Éternel, roi de l'univers, qui a créé le fruit de la vigne ! »

Dans les psaumes des Hébreux, et c'est à leur honneur, Noé n'est jamais oublié, et le rabbin présente aux époux une coupe dans laquelle ils boivent tous deux.

A deux heures, on quittait le temple pour aller déjeuner. Tous les assistants se retiraient ravis des paroles des deux rabbins, et des belles hymnes qu'ils avaient entendues. M. Samuel David, prix de Rome, maître de chapelle général des temples israélites de Paris, avait fait exécuter un *Chant d'Hyménée*, écrit sur un poème en hébreu, et dit avec un admirable talent par Faure.

Le *Sport* nous ouvre la corbeille de la mariée et nous initie à tous les mystères du trousseau.

Le chapitre des robes n'est pas le moins intéressant dans l'énumération de ces merveilles. Il n'y en a pas moins de vingt-quatre dans le trousseau en question.

La robe de mariage, ainsi que nous l'avons vu plus haut, est de style Henri II, en brocatelle, avec traîne garnie de fleurs d'oranger. Le voile en point d'Angleterre mêle les fleurs d'oranger aux lilas avec un art exquis.

Trois autres robes dentelle se trouvent dans la corbeille : l'une, en chantilly, est un véritable chef-d'œuvre industriel, car on sait la difficulté de fondre les morceaux de cette dentelle pour en former un tout sur une coupe voulue ; la seconde, en point d'Alençon, et la troisième en point d'Angleterre.

La robe de voyage est en sicilienne bleu de mer, faite à la finlandaise, avec garnitures de velours assorti frappé. Les plaques de la ceinture et les boutons du corsage sont en métal de Toulon. Chapeau de feutre marron foncé, orné d'une plume de goéland.

Au nombre des toilettes de ville nous citerons une robe de faille

La Vallière, avec corsage et tunique de velours frappé oreille d'ours. Une autre, en reps de soie réséda, garnie de franges plumés en tablier, avec traîne de brocatelle violet de deux tons, d'un goût et d'une élégance incomparables.

C. DE F.

LE PARNASSE CONTEMPORAIN

Nous voudrions pouvoir dire : un poète nous est né... Nous sommes obligé de dire : un poète nous est révélé après sa mort.

Il y a quelques jours, a paru, chez Lemerre, en un fort beau volume, *le Parnasse contemporain*, recueil de vers nouveaux, 1876.

En parcourant les épreuves que l'éditeur a bien voulu nous communiquer, notre attention a été frappée par un nom inconnu : Saint-Cyr de Rayssac.

Les nouveaux venus dans la poésie nous attirent toujours ; nous aimons ces vaillants, fidèles à l'idéal dans notre siècle de prose ; le renouveau de succès qui accueille les vers ne peut qu'exciter les poètes.

Donc un inconnu se produisant dans un recueil où se trouvent Théodore de Banville, François Coppée, André Lemoyne, Sully Prudhomme, etc., nous avons voulu savoir s'il était de force à soutenir le voisinage, et nous avons lu avec grand plaisir des vers bien frappés, d'une superbe allure, dans une langue très-pure.

Ce n'est qu'à la seconde lecture que nous avons aperçu un mot de l'éditeur ainsi conçu :

« Saint-Cyr de Rayssac, né à Castres (Tarn) le 3 octobre 1837, est mort le 10 mai 1874. Les poètes vivants nous approuveront d'avoir fait une place parmi eux à un confrère qui, dans sa vie trop courte, ne publia rien de son œuvre. Et c'est avec un amer intérêt que le public connaîtra en même temps le talent et la mort de Saint-Cyr de Rayssac. »

On nous saura gré de faire connaître ce talent ainsi révélé et dont certainement les œuvres seront publiées.

Saint-Cyr de Rayssac, indigné des attaques dirigées contre Alfred de Musset, a soutenu la gloire du poète de la jeunesse en des vers que Musset lui-même ne renierait pas. Il conclut ainsi :

C'est léger, disent-ils, la main sur le volume ;
Oh ! léger ! quelle gloire ! — Amis, soyons légers,
Légers comme le feu, les ailes de la plume,
Comme tout ce qui monte et tout ce qui parfume,
Comme l'âme des fleurs dans les bois d'orangers.

O mon poète aimé, voilà ce qui les blesse,
C'est ce charme attirant que le ciel t'a donné.
C'est ton doux abandon qu'ils traitent de faiblesse,
C'est enfin le talent, la grâce et la jeunesse
Unissant leurs attraits sur ton front couronné.

Lorsque je lis tes vers, sympathique génie,
Ces vers sortis si purs du fond de ta douleur,
Ces vers où la beauté, la force et l'harmonie
Naissent heure par heure, aux dépens de ta vie,
Et coulent jour par jour des sources de ton cœur :

Aussitôt, malgré moi, je songe avec tristesse
Au fils de Diomède, à cet enfant divin,
Qui jouait au soleil dans les champs de la Grèce,
Et qu'Apollon, trompé, dans un moment d'ivresse,
Frappa sans le vouloir de son disque d'airain.

Renversé, le mourant tomba sur la verdure.
Il garda son sourire en perdant sa couleur,
Un voile doux et triste envahit sa figure,
Et sur le sol foulé qu'imbibait sa blessure
Chaque goutte de sang faisait naître une fleur.

Ainsi tu m'apparais dans l'ombre funéraire
Avec ta tête blonde et ton geste éploré.
Qu'importe sur ton marbre une tache vulgaire !
C'est dit, — te voilà grand, quoi que l'on puisse faire,
Et ce tertre où tu dors est à jamais sacré.

Si jadis dans le cours de tes heures troublées,
La femme fut amère à ton cœur sans détour,
Bien d'autres à présent, furtives et voilées,
Viennent chercher ton nom dans les vertes allées,
Et rêver sur ta tombe

Et pendant ce temps-là, frissonnant autour d'elles,
Libre et purifié sous un ciel radieux,
Tu prends part dans la brise aux noces éternelles.
Et passant comme l'air dans les feuilles nouvelles,
Tu mêles ta grande âme avec l'âme des dieux.

Voilà, certes, un magnifique plaidoyer, plein de poésie et d'éloquence, — en parfaite contradiction, par exemple, sur certains points, avec l'opinion de M. Ernest Legouvé. Qui a raison, de l'honorable académicien ou de Saint-Cyr de Rayssac ? Nous laissons à nos lecteurs et à nos lectrices le soin d'en décider. Et s'ils veulent juger en complète connaissance de cause, pièces en mains et lecture faite des œuvres d'Alfred de Musset, nous leur recommandons particulièrement la superbe édition que M. Alphonse Lemerre est en train d'en donner. C'est certainement la plus belle, la plus complète aussi, qui ait été faite, et en même temps qu'elle est digne du grand poète qu'elle reproduit, elle fait, sous tous les rapports, le plus grand honneur au goût de l'intelligent éditeur qui a eu la pensée de l'offrir au public.

R. H.

THÉÂTRES

Peu de nouvelles importantes, pour le moment, dans le monde des théâtres. Quand nous aurons dit que M. Perrin, prenant des mains de M. du Locle les rênes de l'Opéra-Comique, a eu l'excellente idée d'engager M. Léon Achard et de reprendre *la Dame blanche* ; que les Folies-Dramatiques ont exhumé *l'Œil crevé*, où M^{mes} Preilly et Vernon font merveille à côté de Milher, toujours désopilant dans le rôle de Géromé ; que *la Lune en voyage* attire chaque soir de nombreux visiteurs dans l'élégante salle des Fantaisies-Parisiennes, — nous aurons à peu près tout dit... et il n'y a pas là de quoi détourner d'un iota la marche du globe.

Ajoutons, cependant, que la Comédie-Française est à la veille de perdre deux de ses plus éminentes sociétaires, M^{me} Arnould-Plessy et M^{me} Nathalie.

Nous n'avons point à rappeler ici ce qu'a été, depuis ses débuts en 1834, la carrière de M^{me} Plessy, la dernière des *Célimène* et des *Araminte*. Très-portée aux choses de la religion et à la retraite, M^{me} Plessy n'est, dit-on, restée à la scène que par égard pour les sollicitations pressantes de ses amis.

M^{me} Nathalie a été peinte ainsi par Léon Gozlan, dans le *décameron* du Théâtre-Français :

C'est jalousie
De comédie,
Et l'on t'appelle Nathalie,
Pour ne pas t'appeler Thalie.

Sortie du Palais-Royal pour entrer dans la maison de Molière, elle y a créé *Gabrielle*, de M. Émile Augier, et ce n'est pas son seul succès.

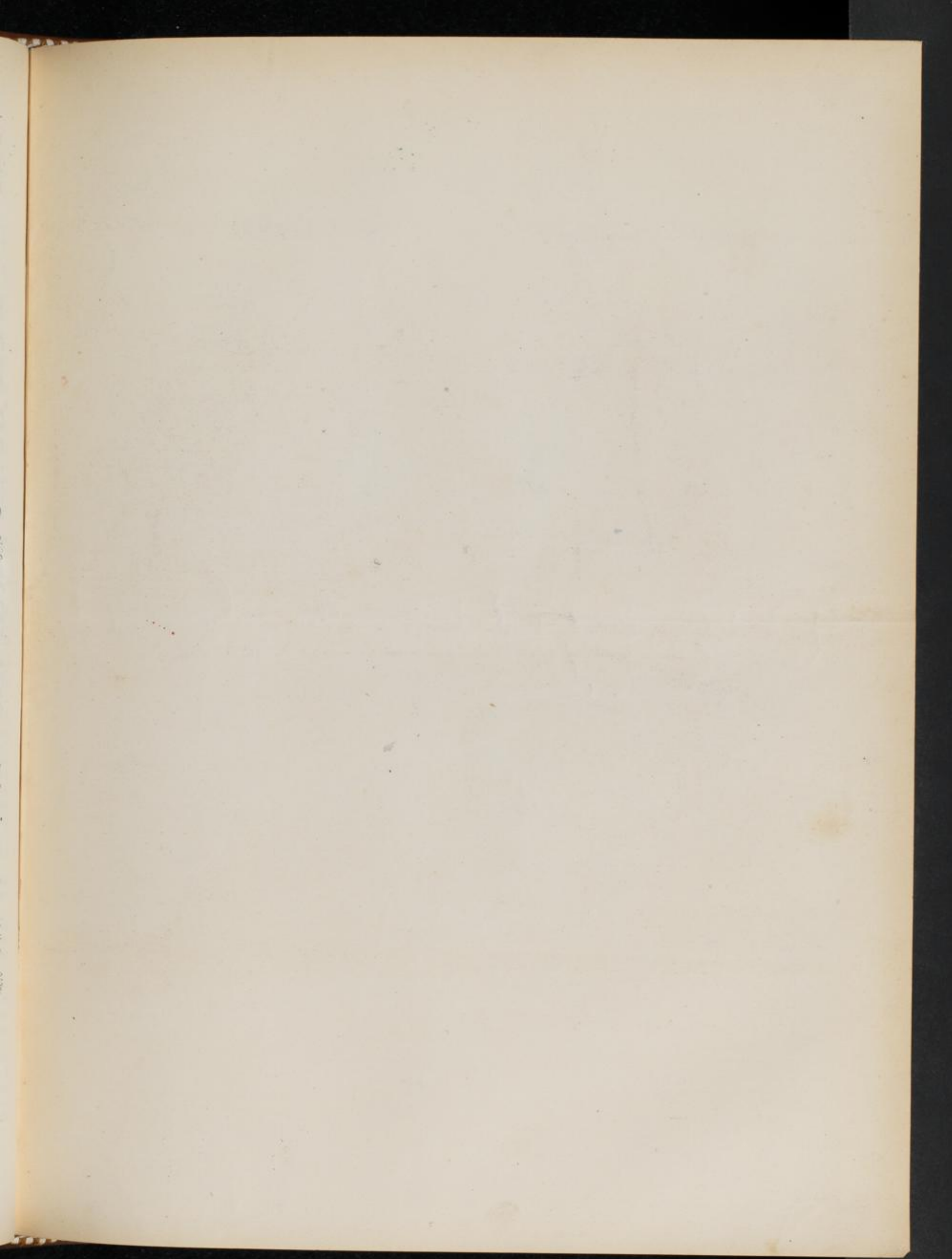
HOP-FROG.

PLANCHE GM N° 614. — DESCRIPTION, PAGE 158.



TOILETTES DE VISITE

Modèles de Mlle Marie Bataillon (rue Thérèse, 5).





Imp. H. Lefevre, Paris

LE MONITEUR DE LA

Savoie, Rue de la République, 32

Mobilites de Confections de la M^{lle} A Costadan & des Succursales de la Savoie

Ettoffes de deuil des Magasins de la Seabieuse & de la Savoie

Parapluies et Garnitures M^{lle} Costadan de la

Entered at Stationers' Hall.



At. Goubaud & fils Ed^m Paris

1311

DE LA MODE

Richelieu . 22.

27. - Chapellerie de la M^{me} Moreau-Didsbury. B^{is} des Capucines. 23.

10. - Jupons et Corsets de P^{er} de Plument, rue Vivienne. 33.

de la M^{me} Vatelot & C^{ie} r. Carbone. 59.

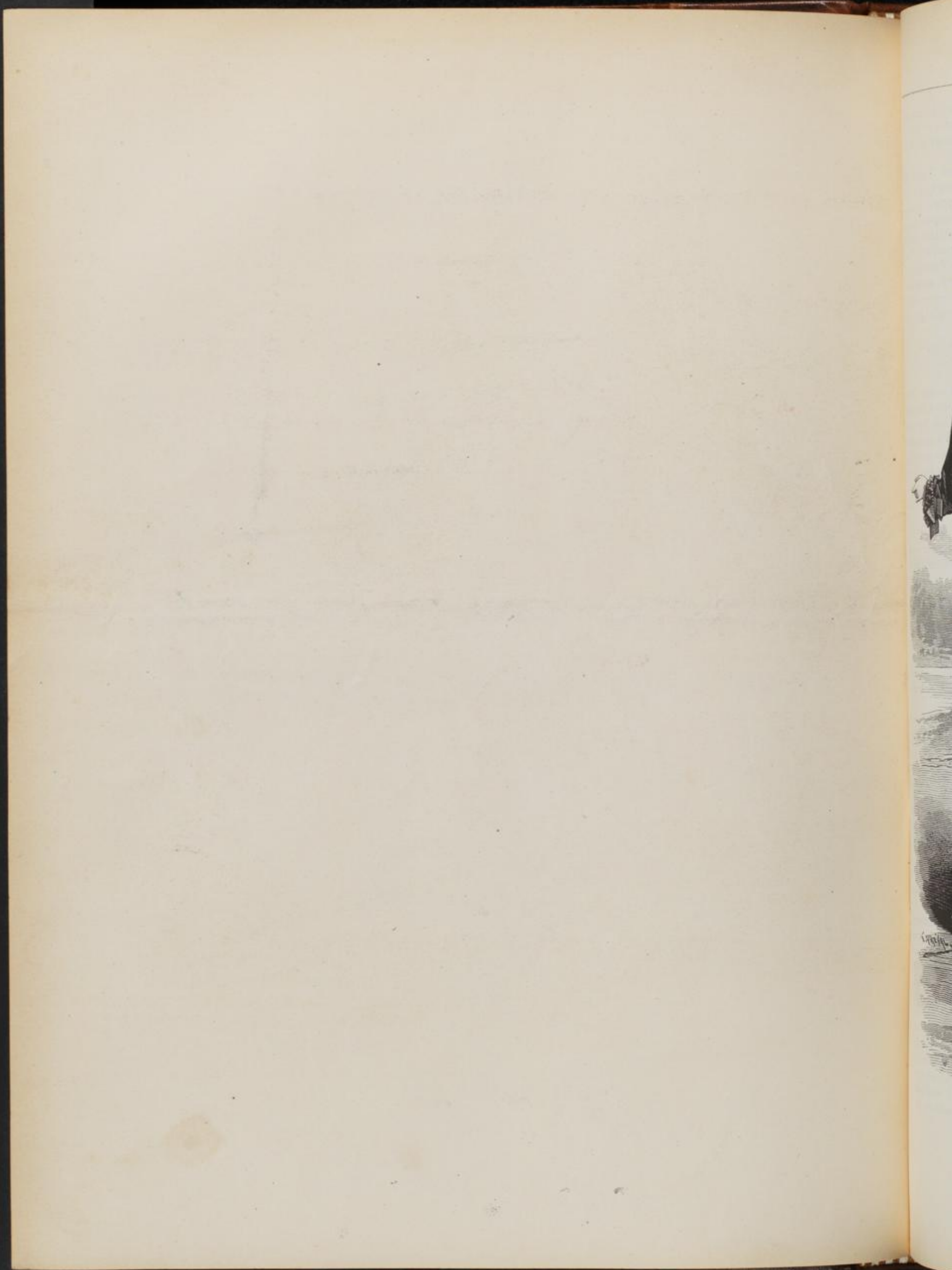


PLANCHE G, N° 619. — DESCRIPTION, PAGE 158.



TOILETTES DE PROMENADE

Modèles de la maison Costadon (rue des Jeûneurs, 25 et 27).

LA MOURRE

(NOUVELLE. — SUITE.)

— Leandro, reprit Zaffirini d'un ton grave, après avoir ôté la cigarette de sa bouche, mais en la gardant dans sa main droite, tandis que, le pouce de la gauche appuyé sur les trois derniers doigts, il en pointait magistralement l'index vers le plafond, n'estu point d'avis, comme moi, qu'un coup de couteau ne prouve rien entre vrais camarades, et qu'en pareille question, les Français, non moins que les Savoyards, nos voisins, ne sont que des enfants?

— Oui, je t'approuve, répondit Bertinazzi avec une conviction réfléchie et solennelle; quel dommage qu'Amilcare Fanfuglia, notre cher hôte, se soit gâté l'esprit dans la société de tous ces *berroviéri* (hommes mal famés)! C'était jadis un véritable Piémontais par l'intelligence et par le cœur.

— Tu as raison. Mais ce n'est pas tout. Consulte-toi bien, Leandro; sois sincère: aimes-tu Barbaretta?

— J'en suis fou.

— Moi aussi.

— Nous ne pouvons cependant lui plaire tous les deux, Ercole.

— Là n'est point la difficulté, répondit majestueusement Zaffirini; ne sommes-nous point tous les deux de braves et beaux garçons?

— Évidemment! dit Bertinazzi; mais enfin ne faut-il pas que l'un de nous, si peu que ce soit, lui semble encore préférable à l'autre, pour qu'elle consente à accepter l'hommage de ses sentiments?

— Impossible, Leandro, tout choix est impossible! On nous conduirait, la nuit, les volets clos, au milieu d'une chambre sans lumière; Barbaretta s'y rendrait à tâtons, les yeux bandés; Fanfuglia, dans sa sagesse, aurait décidé que celui sur lequel s'arrêterait sa main deviendrait de droit le mari de sa nièce; le hasard n'en serait pas moins cousin germain du choix, en telle occurrence; et lui comme elle, elle comme lui, auraient toujours à s'en applaudir.

— Tu me fais toucher le ciel du doigt, Ercole. Oui, tout choix entre nous est extrêmement difficile, sinon impossible, je ne le nie point. Le cas n'en est pas moins des plus épineux. Comment sortir d'embaras?

— Voici: tu m'accorderas bien que si nous restons ici tous les deux à tourner autour de la petite, la moutarde ne tardera point à nous monter aux narines, et nous aurons la bêtise de nous assassiner?

— J'en ai peur, dit Bertinazzi.

— Moi, j'en suis certain, Leandro. Mais si nous jouions à la mourre lequel des deux cédera la place à l'autre?... Tu es homme d'honneur, comme moi; je compterai sur ta parole, comme tu devras compter sur la mienne.

Bertinazzi se frappa le front de dépit.

— Le diable m'emporte! s'écria-t-il; cette idée ne m'aurait point poussé dans la cervelle. Tu es homme de ressource, Ercole; j'ignore si je ne t'admire pas encore plus que je ne t'aime. Viens, que je t'embrasse une seconde fois.

— Attends! dit Zaffirini, ne prends pas feu si vite... Et comme il arrive assez souvent qu'on s'échauffe, qu'on s'insulte, en jouant à la mourre; qu'on tire son couteau, qu'on s'en larde un coup à travers les phalanges, sans calculer où pique tantôt le tranchant, tantôt la pointe; comme il serait, en outre, peu charitable de n'offrir à Barbaretta qu'un mari tronqué d'un œil, d'une lèvre ou d'une aile du nez, il y aura convention positive entre nous de ne frapper qu'aux bras ou aux mains, et point au cou ni au visage.

— Sublime! Tu prévois tout, dit Bertinazzi, transporté d'enthousiasme. Ah! tête et sang! Je n'y tiens plus, que je te baise, ami, sur les deux joues... Voilà qui est fait. Verse à boire, et commençons tout de suite.

— Non pas, répondit Zaffirini; le jour baisse, l'heure du dîner me talonne l'estomac: il ne serait pas décent de figurer à la table de Fanfuglia, notre hôte, avec du sang aux mains et aux habits.

Bertinazzi allait répondre, quand un nouveau personnage parut dans le magasin. C'était le divin coutelier Cesare Lanza, marchand discret et timoré, dont le registre de vente restait invariablement immaculé de tous les couteaux dangereux qu'il avait vendus.

Benedetto courut à la rencontre de son père, puis sur un mot de lui s'élança vers l'entrée de la cuisine. Presque aussitôt Fanfuglia vint avertir dans le salon les deux bersagliers que le dîner était servi.

II

Le couvert avait été dressé dans une salle attenante à la cuisine. Une porte de dégagement, d'ordinaire entre-baillée, mettait cette pièce en communication avec le petit salon. Franceschina fit asseoir Cesare Lanza à sa droite, Benedetto à sa gauche; Fanfuglia s'installa vis-à-vis de sa femme, entre ses deux anciens clients du bataillon; de sorte que Cesare, la table étant ronde, touchait d'un côté à Bertinazzi, Benedetto de l'autre à Zaffirini.

— Comment donc! Barbaretta ne dine pas avec nous? demanda le coutelier.

— Non, dit Fanfuglia; qui garderait la boutique?

— Eh! vite, lève-toi, Benedetto; va la relayer au comptoir, dit obligeamment Cesare Lanza; il serait impoli que tu fusses de la fête, quand la fille de céans n'en est pas.

— Peine inutile! dit Franceschina, ma nièce n'a nullement le cœur à diner aujourd'hui; elle se trouve un peu indisposée. Barbaretta, d'ailleurs, n'a guère qu'un appétit d'oiseau; c'en est assez pour becqueter quelques friandises; lorsque nous serons au dessert, Benedetto ira l'en avertir et fermera lui-même les volets.

— J'ai fermé les miens, dit Cesare, afin de banqueter avec vous l'esprit plus dispos. Quoi de plus gênant, à table, que la crainte d'être dérangé par un visiteur!

— Il est certain que tout chaland risque fort d'importuner, à ce moment, dit Fanfuglia; trop heureux encore qu'on vous laisse le temps de s'essuyer la bouche!

Sur ce, chacun se tut, afin de faire honneur à la vaste terrine de potage au macaroni, d'où s'exhalait une délicieuse odeur de parmesan. La conversation ne reprit qu'après cette réfection préliminaire. Tous les mets qu'avait pompeusement annoncés Fanfuglia défilèrent sur la table, apportés dans leur ordre de service par une servante assez accorte. C'était, à leur aspect, un intarissable concert d'exclamations, d'interjections admiratives, dont la signora Franceschina rougissait de plaisir. Rien ne délie la langue comme les satisfactions de l'estomac. Or, le festin d'Amilcare provoquait un véritable fanatisme parmi les quatre convives. Tout en élevant jusqu'aux nues les talents culinaires de leur hôte et de sa femme, ils mangeaient copieusement, ils buvaient de même. Zaffirini surtout et Bertinazzi rivalisaient d'éloges, croyant ainsi, non sans raison, que l'amour-propre flatté de Franceschina ne serait pas sans influence sur le choix de sa nièce. Cesare Lanza ne comprenait rien, malgré sa finesse, à ce tournoi de compliments exagérés; il se contentait de grimacer ce sourire indécis avec lequel les gens madrés accueillent prudemment tout ce dont leur pénétration ne réussit point encore à se rendre un compte bien exact; et Benedetto, à qui le coup d'œil méfiant de Zaffirini n'avait point échappé, lorsque celui-ci était sorti pour acheter du tabac, allongeait sournoisement ses lèvres dans le verre à pied, plein d'un vin d'*extra* que venait de lui offrir de sa blanche main la maîtresse de la maison.

— Ces poulets à la marengo sont donc du goût de ces messieurs? demanda Franceschina en minaudant.

— Par san Ercole, mon patron, qui de son temps ne fut pas un meilleur soldat que moi! dit Zaffirini, je les proclame dignes de la bouche d'un ange.

— Qu'est-ce que tu dis, d'un ange? dis d'un archange! affirma Bertinazzi; c'est le mot: à tout seigneur tout honneur! Je tiens même de notre capitaine, un luron qui ne se mouche pas du pied, que saint Michel n'a terrassé le dragon que parce que cet infâme ennemi du genre humain avait essayé de séduire saint Pierre en cuisinant un poulet à la marengo à la porte du paradis.

— Vraiment! dit Cesare Lanza d'un air bonhomme, la victoire de saint Michel n'est pas plus ancienne que la bataille de ce nom? J'aurais juré qu'elle datait de plus loin.

— En douteriez-vous, messer Lanza? s'écria Bertinazzi, dont la voix monta rapidement jusqu'au diapason le plus aigu et le plus menaçant.

— En aucune façon, signor bersagliere; je ne conteste point que votre capitaine ne soit un officier d'autant d'érudition que de bonne foi.

— Vous faites bien, dit d'un ton protecteur Zaffirini; l'honneur de notre capitaine nous est sacré.

— C'est parlé comme il faut, camarades.

— Et nous couperons les oreilles à quiconque se permettra de suspecter la moindre de ses paroles! conclut Bertinazzi.

— Ah! miséricorde! est-ce que vous allez vous prendre de querelle avec mon voisin? dit Fanfuglia.

— Bon! Je vois ce que c'est, intervint Franceschina; ces messieurs, sachant par expérience que je suis assez experte cuisinière, me font l'honneur de croire que c'est moi qui ai préparé ces poulets à la marengo.

— Qui donc? dit Cesare Lanza.

— Eh! c'est Monica, répondit-elle en désignant la servante qui rentrait dans la salle pour enlever les assiettes et servir le dessert.

— Quoi! elle-même? poursuivit le coutelier avec un accent paternel; eh bien! chère petite, si tu sors un jour de chez Amilcare, ne va point ailleurs que chez moi chercher condition; je te promets que tu seras reçue à bras ouverts.

— Qu'à cela ne tienne! observa Fanfuglia, écoute un peu, mon voisin: ton fils Benedetto touche à l'âge où les garçons ont besoin qu'on les marie; tu es veuf, tu seras seul. Je te cède très-volontiers Monica, si elle veut être ta femme.

— Et je vous garantis que vous n'aurez jamais à vous en repentir, ajouta Franceschina; n'êtes-vous pas assez riche pour suppléer aux quelques *scudi* qui peuvent lui manquer? A part la dot, qui sera mince, vous trouverez en elle tout ce qui vaut mieux que l'argent: l'économie, l'honnêteté, la piété, la complaisance, la douceur.

Le coutelier interrogea son fils du regard.

— Qu'en dis-tu, *bambino*?

— Libre à vous, *padre mio*; j'aimerai Monica comme une mère, si vous m'accordez le seul bonheur que j'ambitionne en ce monde, et qui est tout ce que je souhaite de votre amitié.

— Plus tard, *bambino*, nous en causerons plus tard. Eh bien! et toi, que t'en semble, mignonne? reprit Cesare Lanza, dont les yeux fixés sur la servante pétillaient d'une expression de tendresse et de jovialité qui ne messeyait pas trop à ses cheveux gris.

Mais au lieu de répondre, Monica, sans perdre pourtant contenance, se mit à éclater d'un petit rire argentin qui l'aidait à dissimuler sa confusion, et sortit afin d'apporter au fur et à mesure les différents plats du dessert.

Benedetto courut sur-le-champ fermer les volets du magasin; il revint, précédé de Barbaretta. Celle-ci prit la place qu'il occupait à table, tandis que lui restait familièrement debout derrière sa chaise.

Zaffirini fut ainsi coude à coude avec la nièce de leur hôte, ce qui, un quart d'heure auparavant, aurait fort irrité l'irascible Bertinazzi et suscité peut-être entre les deux amis quelque massacrante collision que tous les raisonnements de Fanfuglia eussent été impuissants à prévenir. Mais la jalousie de Bertinazzi avait décidément changé d'objet. C'était l'intimité dans laquelle le fils du coutelier paraissait être avec la jeune signora, c'était surtout la soumission mystérieuse qu'il avait faite à son père au sujet de Monica, qui le taquinaient maintenant et lui mettaient, comme on dit vulgairement, la puce à l'oreille. Zaffirini, pour sa part, n'était guère plus rassuré. Mais l'orgueil militaire se révoltait dans son esprit, à l'idée qu'un prétendant de cet âge pût être un rival dangereux pour deux soldats d'élite qui s'étaient intrépidement battus contre les Tudesques, et dont la prestance compensait au moins tous les avantages que la grâce et la fraîcheur de la jeunesse donnaient à Benedetto.

Le dessert, animé par quelques verres de vin de Marsala, semblait devoir se prolonger fort avant dans la soirée. Cependant le visage des deux soldats s'était singulièrement rembruni. Ils échangeaient des regards furtifs, où se peignait toute la colère qui commençait à fermenter dans leur âme. Fanfuglia s'aperçut de cette préoccupation, dont il ne soupçonnait pas même le motif, et leur demanda s'ils avaient hâte de déguster la liqueur et le café. Bertinazzi, trop soucieux pour imaginer un subterfuge, recourut dans son embarras à la fertilité d'invention de son camarade; et Zaffirini répondit que c'était simplement une petite affaire entre eux qu'ils étaient en train de régler au moment du diner, et que, si on le permettait, ils passeraient dans le salon, afin de s'en expliquer plus à l'aise et rejoindre ensuite la compagnie dans la salle à manger.

— Très-bien! ne vous gênez point, dit Fanfuglia; Benedetto, puisque tu es debout, prends une lampe sur la table et accompagne ces messieurs.

Bertinazzi, plus rapproché du salon, s'étant levé aussitôt, en ouvrit la porte; Benedetto passa devant lui la lampe à la main, et Zaffirini, qui le suivait, repoussa le battant après que son camarade fut entré.

— *Basta!* dit-il à demi-voix à Bertinazzi, en lui montrant du doigt Benedetto, dont le front atteignait à peine son épaule; sommes-nous donc fous, l'un et l'autre! Ne vois-tu pas que ce n'est qu'un enfant? Quelle frasque!

Benedetto, pâlisant et rougissant tour à tour, fit deux pas en arrière, la tête haute, afin de se camper fièrement sur ses jarrets. L'amour qui le poignait au cœur pour Barbaretta venait de l'éclaircir tout à coup sur la jalousie des deux bersagliers.

— Vous croyez, signor? dit-il en serrant les dents, ne vous y fiez pas.

Et ses prunelles dilatées étincelaient d'une sombre flamme.

— Je sais manier le couteau tout aussi bien que vous; j'en ai un, à votre service, non moins long ni moins acéré que celui dont vous avez fait secrètement emplette chez mon père.

— Ouais! repartit Zaffirini sans se fâcher; allons! détale, ami, et promptement. A notre âge, on ne se collète pas avec un marmot.

Obligé de céder, Benedetto recula, les deux poings braqués vers le soldat; mais Zaffirini, tout en riant de la menace, le ramena doucement sur le seuil de la salle et ferma la porte.

— A nous deux, maintenant! continua-t-il d'un ton calme.

— Qu'est-ce à dire? demanda Bertinazzi, moins rassuré que son camarade.

— Je dis, Leandro, que rien n'est changé dans nos conventions. Barbaretta, sans nul doute, est une fille de sens: elle peut s'amuser parfois des fleurettes du *bambino*; mais très-certainement elle ne le mettra jamais en balance avec deux galants hommes tels que nous. Commençons notre partie.

Pendant ce colloque, Benedetto, revenu dans la salle à manger,

avait repris sa place derrière Barbaretta, qui du bout de ses jolies petites dents rondelettes, bien blanches et bien rangées, achevait de grignoter un de ces gâteaux très-sucrés et très-friables auxquels les Italiens, en l'honneur d'un de leurs diplomates, ont accolé le nom de *nigra*.

— Qu'as-tu, *bambino*? demanda Cesare Lanza, frappé du dépit dont les traits de son fils gardaient encore la trace assez visible.

— Rien. Moi? Je n'ai rien! répondit Benedetto faisant un violent effort pour dissimuler son émotion.

Et se penchant vers Barbaretta, il lui dit à l'oreille quelques mots qu'elle seule probablement était en état de comprendre, car elle feignit de tousser, ce qui, dans tous pays, est une façon bien connue de comprimer l'envie de rire.

— Allons! quelque nouvelle lubie de ces endiablés garçons! s'écria Fanfuglia; mais n'ayez souci, vous autres; ce sont des cœurs sans malice, et ils s'aiment, au fond, comme deux frères.

III

L'entretien, cependant, continué à voix basse dans le salon, avait acquis un intérêt qui eût fort alarmé Fanfuglia, si quelques phrases du point capital sur lequel il roulait avaient transpiré dans la salle.

— C'est donc à la mourre que tu as résolu de jouer le sort de Barbaretta? dit Bertinazzi d'un air bourru.

— Un moment! dit Zaffirini, je suis homme d'ordre. Attention! Que je dispose tout pour le jeu.

Et à pas de loup il transporta la lampe près de la croisée sur la table, où étaient restés les trois verres et les deux bouteilles, afin que l'éloignement amortit le bruit.

Les deux amis, debout, se postèrent de chaque côté, l'un vis-à-vis de l'autre, dans le foyer de lumière qui les détachait en plein de la pénombre environnante, depuis le buste jusqu'à la naissance des cheveux.

Zaffirini, tirant son couteau, le mit sur la table, à portée de sa main.

— Leandro, tu te souviens, n'est-ce pas? qu'il est défendu de frapper au visage.

— Veux-tu m'insulter? Suis-je capable d'un mauvais coup? répartit aigrement Bertinazzi.

Et après avoir sur le pouce expérimenté la pointe de son couteau, il prit la même précaution que Zaffirini.

— Réglons l'affaire, Leandro. Nous sommes de force égale à la mourre! Ce sera donc partie et revanche, et la troisième comptera pour la bonne, à moins que l'un de nous n'en gagne deux de suite, ce qui n'est guère vraisemblable. Le tout peut être terminé en dix minutes.

— Mais nous n'avons pas de montre.

— N'importe! On juge de l'heure à la réflexion, comme de la distance au coup d'œil.

— Soit!

— Y es-tu?

— Oui.

— Partons.

Et sur ce dernier mot, l'un et l'autre, à demi inclinés sous le rayonnement de la lampe, levèrent ensemble leur main droite, prêts à saisir le couteau de la main gauche.

Le jeu de la mourre ou des cornes, *gioco della mora o delle corne*, comme le définit le *Dictionnaire* d'Alberti, « est un jeu » connu, que deux personnes jouent ensemble, en se montrant les doigts d'une de leurs mains, en partie élevés, en partie fermés, et en devinant en même temps le nombre de ceux qui sont élevés. Chaque joueur énonçant à la fois le nombre des doigts levés qu'on lui présente, a donc besoin d'une telle agilité d'articulation, d'une sûreté de coup d'œil si prodigieuse, qu'en avançant un ou plusieurs doigts, il ait déjà jugé combien on lui

en découvre. Des deux côtés, on se tâte d'abord, comme à l'escrime, par des passes peu compliquées. Bientôt elles se succèdent, plus pressées, plus imprévues. Le dialogue, s'animent, devient d'une célérité inouïe, d'une furie vertigineuse. Qui se trompe perd. On conteste, on se provoque, et le couteau, surtout en Piémont, se met de la partie.

Les deux bersagliers, pendant les loisirs du champ de bataille ou de la garnison, avaient raffiné, pour leur propre usage, sur le jeu de la mourre. Il ne leur suffisait pas d'énoncer réciproquement le nombre des doigts levés; à chacun incombait la tâche bien plus difficile d'annoncer alternativement la somme exacte des unités formée par les doigts levés de chacune des deux mains, depuis un jusqu'à dix.

— Deux! prononça tout bas Zaffirini, pour que, son camarade se conformant à l'intonation, le timbre de leur voix ne pût pas éclater au dehors.

— Trois! riposta Bertinazzi, l'index et le médius écartés, de manière à décrire un angle aigu.

Le nombre y était encore, Zaffirini n'ayant tendu que le petit doigt.

— Cinq!

— Huit!

— Quatre!

— Neuf!

— Six!

— Sept!

— *Tutta la baracca* (toute la boutique, c'est-à-dire dix, ou les cinq doigts de chacune des deux mains)! dit à Leandro, en ouvrant les cinq doigts de la sienne, Zaffirini, dont le regard exercé surprenait au vol toutes les évolutions de ceux de son adversaire.

— Non, ce n'est que neuf, répliqua Bertinazzi; tu as perdu.

Pour lui faire pièce, il venait de replier traitreusement le pouce sous la première phalange de l'index. Mais Zaffirini, qui l'épiait, était trop fin et trop habile pour ne pas le prendre en flagrant délit de mauvaise foi.

Augustin CHEVALIER.

(La fin au prochain numéro.)

LES FRÈRES VAN BUCK

(LÉGENDE ALLEMANDE.)

Dans une ville allemande, non loin des bords du Rhin, vivaient les deux frères van Buck, qui passaient avec raison pour deux habiles graveurs.

Ils avaient l'habitude d'aller presque tous les soirs, après dîner, chez un vieil orfèvre, leur voisin. Ce brave homme, dont le nom est Thomas Heermans, les recevait dans son arrière-boutique, au coin de son feu, et sa grande pipe à la bouche; leurs soirées, qui se passaient entre eux trois seulement, n'étaient pas fort animées; les deux frères étaient d'un naturel assez taciturne, et pour l'orfèvre, bien qu'il eût l'œil vif, il était rare que les travaux auxquels il s'adonnait le jour ne le préoccupassent pas au point de le rendre presque distrait et tout au moins fort peu bavard. Cependant, ils se convenaient et ne s'en aimaient que mieux, à cause de leur conformité d'humeur; il était bien rare qu'en passant près de la boutique d'Heermans, le soir, on n'aperçut pas à travers les vitres les têtes des trois amis autour d'une lampe, et la plupart du temps, d'un grand pot de bière.

Un soir (il y a peu de temps de cela), le vieux Heermans se montra plus gai qu'à l'ordinaire.

— Qu'avez-vous donc? lui dirent les graveurs; il y a parbleu une joyeuse nouvelle écrite sur votre figure.

— Mes enfants, répliqua le bon orfèvre, ma fille sort demain du couvent; son éducation est terminée, et vous m'en voyez, ô mes dignes amis, mes chers voisins, dans une joie qui me donne des envies de danser sur ma table.

Il faut remarquer que l'honnête Heermans avait toujours aimé les ecclésiastiques à l'égal de la peste. Mais une vieille sœur, riche et dévote, avait exigé le couvent pour sa nièce, et le sage calculateur y avait consenti à regret.

— Oui, mes enfants, vous la verrez; il me tarde de lui pincer les joues.

Les graveurs lui serrèrent la main affectueusement, et le reste de la soirée fut employé à parler de M^{lle} Wilhelmine.

Le pot de bière fut remplacé, ce jour-là, par une bouteille bien cachetée, et il fut entendu que les deux voisins viendraient dîner le lendemain.

Ils n'eurent garde d'y manquer. Vêtus de leurs habits des dimanches, ils se rendirent, au coucher du soleil, chez leur vieil ami, et l'on se mit à table presque aussitôt. A peine Thomas Heermans eut-il frappé sur la table de manière à casser les verres, afin de témoigner sa belle humeur, que la jeune fille, avec une démarche timide et les coudes serrés contre le corps, vint s'asseoir en rougissant entre les deux jeunes gens.

Le dîner, en dépit des efforts de l'orfèvre, fut silencieux. Lui-même, après avoir épuisé sa première gaieté, fut obligé de se contenter de regarder sa chère fille en souriant. Les graveurs gardaient une contenance froide, et n'échangeaient pas entre eux un seul regard. Le soir, lorsqu'ils rentrèrent chez eux, ils se mirent au lit sans dire une parole, contre leur habitude qui était de causer sur les événements ou le travail de la journée, et même, comme ils couchaient dans la même chambre, de prolonger leur conversation fort avant dans la nuit.

Les deux frères van Buck s'aimaient tendrement; on les voyait partout ensemble: à la promenade, aux fêtes, à la chasse qu'ils aimaient beaucoup. Ils avaient le même talent, et l'ouvrage de l'un était quelquefois signé par l'autre. D'ailleurs on eût dit que le visage du second était sculpté sur celui de son frère. Jamais plus belle union ne s'était vue sous le ciel. Il était donc très-étonnant qu'ils évitassent de se parler et même de se regarder. Leur conduite avait mortifié leur bon voisin. Toutefois leur nuit se passa ainsi, bien que chacun d'eux pût s'apercevoir que l'autre ne dormait point. La lune éclairait leur chambre, et à tout moment ils s'agitaient en soupirant. Il était évident que tous deux avaient reçu en même temps un coup profond: ils aimaient Wilhelmine.

Une semaine entière suivit, pendant laquelle ils ne se serrèrent pas la main. Un silence opiniâtre régna dans leur atelier, et chacun, courbé sur sa planche de cuivre, ne détourna pas la tête un seul instant.

Le dernier jour de cette triste semaine, le vieux Heermans était assis sur le pas de sa porte, en face de sa fille:

— Ne m'aviez-vous pas dit, mon chère père, que nous verrions les deux frères van Buck tous les soirs?

Helas! répondit l'orfèvre, il est vrai qu'ils n'ont point paru de ce côté depuis huit jours; cela est bien singulier.

— Est-ce donc moi qui en suis cause? dit Wilhelmine; c'est depuis mon arrivée qu'ils ont cessé de venir.

A ces paroles prononcées naïvement, le vieillard baissa la tête et demeura longtemps sans parler.

— O ma fille, ô ma chère fille, s'écria-t-il enfin en pressant de ses lèvres flétries la main potelée et fraîche de son enfant. Ton sourire est bien doux, il est doux comme le miel. Dieu veuille qu'il ne se change jamais en larmes!

— Hélas! mon père, me croyez-vous si belle pour devoir être si malheureuse?

En ce moment, les deux graveurs parurent devant lui. Après que Wilhelmine se fut retirée modestement à leur approche:

— Nous avons vu ta fille, Heermans, et nous avons perdu tous deux le sommeil. Quand il vient, nos rêves nous trahissent l'un à l'autre. Parle-nous franchement: veux-tu de l'un de nous pour ton gendre? Demande-lui alors celui qu'elle préfère, et quel qu'il soit, elle deviendra sa femme. Nos ateliers sont remplis d'ouvriers aussi nombreux que les tiens; notre clientèle est magnifique. Vois ce que tu décides.

L'orfèvre leur tendit ses deux mains.

— Je vous demande trois jours, dit-il. Est-ce trop? Vous êtes amoureux, je le vois.

— Il est vrai, répondirent les graveurs; nous aimons ta fille; il ne faut pas nous laisser le temps de l'aimer sans espoir de guérison.

Le soir, à peine la jeune fille osa-t-elle lever les yeux. Elle savait qu'elle devait choisir.

Le lendemain, le vieil Heermans envoya aux deux frères une lettre ainsi conçue:

« Ma fille vous a vus tous deux; elle chérira Tristan comme un époux et Henri comme un frère. Puisse cet aveu, que je lui arrache avec peine, être reçu par vous comme il doit l'être! Votre vieil ami vous attend pour serrer dans ses bras sa famille tout entière.»

Ces nobles cœurs étaient convenus que, l'un accepté, l'autre se tairait à jamais. Hélas! tels sont les pactes que l'on fait avant de connaître son sort. Henri, qui avait pris la lettre de l'orfèvre pour la lire, ne put l'achever; il la posa sur la table, et pâle comme la neige, il tomba sur son escabeau.

Cependant ils continuèrent à vivre en bonne intelligence. Ils se rendaient même, comme de coutume, tous les soirs chez l'orfèvre. L'heureux fiancé y faisait sa cour à sa prétendue. Henri, lui-même, s'efforçait de témoigner de la joie, et sa pâleur seule démentait le calme qu'il affectait.

Un jour que les deux frères étaient à la chasse, ils s'arrêtèrent dans la clairière d'un bois; fatigués de leur marche, ils s'étendirent sur le gazon.

— Tristan, dit Henri van Buck, voilà assez longtemps que je me tais; il faut que je t'ouvre mon âme. Il m'est impossible de te laisser épouser la fille de cet orfèvre.

— Mon frère, répondit Tristan, est-ce ainsi que vous vous souvenez des lois de l'honneur?

— Je sais que je manque à ces lois; j'y ai réfléchi longtemps avant de parler; mais regardez-moi, je ne vis plus; je me sens m'en aller, et cependant le peu de sang que j'ai dans les veines me ronge comme du feu.

— Je le vois, répondit Tristan; croyez-vous que je n'endure pas de grandes douleurs à vous réduire à cette extrémité? Hélas! j'en perds aussi toute ma joie, mais quel remède?

— Aucun, mon frère, je ne veux de vous qu'une chose, et je vous supplie de me l'accorder. N'épousez pas cette jeune fille avant que je sois mort.

— Mort! s'écria l'autre.

— Oui, mon cher Tristan, il le faut. Je vous conjure de me donner votre parole, car s'il me fallait signer votre contrat...

— Non, mon frère, il est impossible que vous mouriez ainsi de votre désespoir. Voulez-vous que je vous promette une chose qui me glace le cœur en y pensant?

En disant ces paroles, Tristan regarda son frère; il vit la pâleur de la mort sur ses lèvres.

— Mon cher Henri, s'écria-t-il, plutôt que de vous laisser périr, je vous céderai mes droits. Épousez-la, je vous en prie, je m'en irai par delà les mers.

— Que je l'épouse! s'écria l'autre. Me transmettez-vous son amour, en me transmettant vos droits? Il faut pourtant que l'un de nous deux en meure, ajouta-t-il d'une voix sombre. Sa main tremblait et battait contre son couteau de chasse.

— Oui, répondit Tristan.

Ils se levèrent machinalement tous deux.

— Je ne vois qu'un moyen, dit Henri.

Tous deux tirèrent leurs couteaux, et se mirent en garde. Mais accoutumés à faire des armes ensemble, et connaissant tous leurs coups, ils ne pouvaient s'atteindre que rarement. Pendant une heure entière, ils se portèrent des coups furieux, et de temps en temps ils se reposaient épuisés de fatigue, et les flancs ouverts par de larges blessures.

Pendant l'une de ces pauses, ils entendirent les tambours avertir les citoyens de rentrer dans la ville. C'était l'heure où tant de fois ils étaient rentrés ensemble, en se tenant le bras, tristes ou gais, les pieds couverts de poussière; ils s'entretenaient alors de leurs plus secrètes pensées. Toute leur jeunesse se déroula en eux en cet instant.

Le soleil allait disparaître; ses rayons glissaient entre les sapins décharnés, sur le tertre couvert de feuilles sèches. La rosée du soir faisait plier l'herbe, et les oiseaux saluaient la nuit.

Tristan détourna la tête; il vit dans la vallée les clochers de la ville natale sortir du brouillard, et la rivière s'étendre sur la prairie comme une couleuvre blanche dans les herbes. Ses entrailles s'émuèrent, il fit un pas vers son frère en lui tendant la main. Mais une faiblesse mortelle lui saisit l'âme; il s'appuya sur un arbre; ses épaules glissèrent sur l'écorce raboteuse; il tomba.

Henri contemplant avec horreur les derniers efforts de son frère pour ressaisir la vie; il eût voulu marcher vers lui, mais lui-même ne pouvait bouger. Noyé de sang, debout et immobile, il vacillait comme un homme ivre.

Ces deux infortunés avaient eu une mère qui les avait tendrement aimés. Du fond de la vallée, dans le crépuscule, une forme vague sembla tout à coup se détacher et s'avança vers eux. Elle montait lentement la colline, et à mesure qu'elle approchait, les fils reconnaissaient leur mère.

Au moment où le spectre parut entièrement visible et reconnaissable, celui qui était debout, quitta par un dernier effort la place où il était cloué, et alla se jeter dans les bras de celui qui gisait à terre.

Ainsi tous deux, couverts de sang et de larmes, expirèrent dans un dernier embrassement.

Alfred DE MUSSET.

REVUE DES MAGASINS

Il est sage de se prémunir contre toute éventualité fâcheuse, d'autant plus que presque toujours le malheur arrive au moment où l'on s'y attend le moins. Nous savons, d'ailleurs, combien il est douloureux d'avoir à s'occuper des mille détails de la toilette, lorsque le cœur est brisé par la mort d'un être aimé. Il nous a donc semblé utile d'indiquer à nos lectrices une bonne maison où, en toute confiance, elles puissent commander un deuil, le cas échéant.

La *Scabieuse* (rue de la Paix, 10) s'est acquis à juste titre une réputation européenne, par l'excellente qualité de ses tissus, le grand choix et aussi l'élégance particulière de ses costumes et confections. La façon intelligente et loyale dont la *Scabieuse* est dirigée inspire une si grande confiance aux clients, que la plupart des dames continuent de se servir dans cette maison lorsque leur deuil est terminé.

La *Scabieuse* se recommande par les tissus exceptionnels exclusivement fabriqués pour elle et dont voici un rapide aperçu : — Pour grand deuil : le Radzimir, le Barpoor, le Paramatta et la Bombazine. — Deuil ordinaire : taffetas Angora, poil de chèvre, taffetas de Nice, taffetas de Marx, brillantins. — Tissus légers : baréges de Bagnos (indéchirables), crêpe de laine, crêpe toscan. Enfin, une superbe collection de tissus riches pour demi-deuil.

Ajoutons que la *Scabieuse* est fort bien assortie en étoffes à bon marché, et qu'elle se charge aussi des costumes de deuil pour domestiques.

En résumé, on trouve dans cette maison tout ce que comporte un habillement de deuil, y compris la parure, les modes et les bijoux noirs.

— Nous devons à nos lectrices de les avertir que la maison VATELOT rue Turbigo, 59) possède en ce moment tous ses assortiments de passe-

menterie et garnitures de robe, et qu'il y en a un choix immense. Nous n'y comprenons pas seulement les longues séries de galons de toutes sortes, de franges de toute hauteur, mais aussi le gracieux filet *mexicain*, que nous avons signalé dernièrement comme étant le succès du jour, et une grande variété de broderies.

Dans cette dernière catégorie se placent des applications blanches et noires sur gros tulle, formant entre-deux et dentelle, puis des broderies anglaises en blanc et de couleur; sans compter les plissés pour volants de robe, que la maison Vatelot se charge d'exécuter sur échantillon. Rappelons également que cette maison est fort bien assortie de dentelles noires et applications, et qu'elle peut les livrer à d'excellentes conditions par suite de la situation qu'elle a su se faire à Mirecourt où ces dentelles se fabriquent.

La maison Vatelot et C^{ie} est essentiellement une maison de gros; c'est par pièces et par grosses qu'elle fait ses affaires, ce qui donne un avantage réel de bon marché à l'acheteur. Tout ce que comporte le travail de la couturière se trouve réuni dans ses magasins, qu'il s'agisse de mercerie ou de garnitures.

— L'infatigable M. DE PLUMENT est au moins récompensé de ses peines et de ses recherches. S'il travaille pour augmenter la grâce naturelle des femmes, — la leur donner quelquefois, — ces dernières ont en lui toute la confiance désirable et s'en rapportent entièrement à ses décisions.

Le succès étonnant du corset *sultane* à ceinture « Jeanne d'Arc », et du corset-*cage* avec ses nouvelles modifications en serait une preuve suffisante. Mais n'a-t-on pas encore la longue série de ses jupons-tournures pour en témoigner, et ne suffit-il pas que M. de Plument lance une gentille nouveauté pour qu'on l'accepte immédiatement?

Le *lacet hygiénique*, annoncé par nous dernièrement, fait le bonheur de toutes les femmes qui l'ont adopté; elles s'en trouvent fort à l'aise; le corset ne les gêne plus, grâce à lui (nous le savons par expérience). Et puisqu'il en est ainsi, on aurait tort vraiment de s'en priver. Qu'est-ce que la modique somme de 3 francs pour recevoir ce joli lacet de soie blanche en caoutchouc? une misère, et pas une de nos lectrices ne doit hésiter à le demander à M. de Plument (rue Vivienne, 33), qui l'expédie franco par toute la France.

SPÉCIALITÉS

Combien les jeunes mères devraient bénir le docteur Nakson, de leur avoir rapporté de l'Inde, ces précieuses liqueurs et pommades indiennes! Grâce à elles, leurs gentils babies auront une chevelure luxuriante, et de longues boucles soyeuses couvriront abondamment leurs épaules.

La *Pommade* et l'*Eau indiennes* s'emploient simultanément, et l'on doit en user avec régularité pour que le tube capillaire en bénéficie complètement. Les mille plantes indiennes dont le suc constitue en partie la composition de ces produits offrent une garantie suffisante de leur innocuité et de leur efficacité. Les mères peuvent donc en toute sûreté se servir de l'*Eau* et de la *Pommade indiennes* pour l'entretien de la chevelure de leurs enfants.

La *Liqueur indienne* remplace la pommade, mais non pas l'eau avec laquelle il faut également l'employer.

SOMMAIRE DU 1^{er} NUMÉRO D'AVRIL 1876

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M^{me} Mary d'AUBERVILLE. — Correspondance. — Causerie, par M. Ludovic SAUVEUR. — Un beau mariage, par C. DE F. — Le Parnasse contemporain, par R. H. — Théâtres, par HOP-FROG. — *La Mourre*, nouvelle, par M. Augustin CHEVALIER. — Les frères Van-Burk, légende, par Alfred DE MUSSET. — Revue des magasins et renseignements divers.

ANNEXES. — Gravure n° 1311, dessin de M. E. PRÉVAL : manteaux et confections. — Planche de patrons tracés.

Dans le texte : P. n° 306, dessin de M. E. PRÉVAL, capote *Baby*. — G. M. n° 614, dessin de M. E. THIRION : toilettes de visite. — G. n° 619, dessin de M. E. PRÉVAL : costumes de promenade.

ROUVENAT (☞) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS.
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.